

Diafoirus père et fils, ou la revanche des médecins auliques ?

Loïc Capron
Université Paris–Descartes,
Assistance publique–hôpitaux de Paris¹

Le 10 février 1673, au Palais–Royal, Molière donnait la première représentation de son *Malade imaginaire* avec la fameuse scène 5 de l’acte II où le ridicule Thomas Diafoirus, accompagné de son père, déroule sa thèse médicale aux pieds d’Angélique, fille de l’hypocondriaque Argan qui veut la marier à Thomas :

Monsieur Diafoirus. [...] il n’y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre École. Il s’y est rendu redoutable, et il ne s’y passe point d’acte où il n’aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais sur toute chose, ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c’est qu’il s’attache aveuglément aux opinions de nos Anciens, et que jamais il n’a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle touchant la circulation du sang et autres opinions de même farine.

Thomas Diafoirus, tirant une grande thèse roulée de sa poche, qu’il présente à Angélique : J’ai contre les circulateurs² soutenu une thèse, qu’avec la permission de Monsieur, j’ose présenter à Mademoiselle comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit.

Les Patin et la thèse contre les circulateurs, disputée en 1670

À ceux qui sont familiers du monde médical parisien au XVII^e siècle et ainsi dépeint, Thomas Diafoirus fait irrésistiblement penser à Guy Patin (1601–1672), docteur régent de la Faculté de médecine de Paris reçu en 1627, élu doyen pour deux ans en 1650, et nommé professeur royal d’anatomie, botanique et pharmacie en 1654. Il est aujourd’hui plus connu pour sa volumineuse et distrayante correspondance que pour ses idées médicales rétrogrades, couronnées par la thèse contre la circulation du sang qu’il a rédigée, présidée et fait disputer le 18 décembre 1670³.

¹ Ce texte reprend l’annexe intitulée *Thomas Diafoirus et sa thèse* qui se trouve dans *La Correspondance de Guy Patin*, éditée par Loïc Capron et la Bibliothèque interuniversitaire de Santé (en libre accès).

² Le sens premier du mot latin *circulator* est charlatan : les ennemis de la circulation sanguine dénigraient ses partisans en les appelant « circulateurs ».

³ Cette thèse répondait négativement à la question *An sanguis per omnes corporis venas et arterias jugiter circumfertur ?* [Le sang circule-t-il continuellement en parcourant toutes les veines et artères du

Achille Chéreau fait partie de ceux qui ont envisagé la possibilité que Patin ait pu servir de modèle à Molière, mais sans preuve bien convaincante à l'appui :

En vérité, on serait presque tenté de reconnaître, dans ces deux Diafoirus, Guy Patin et son fils Charles, d'autant que, trois ans avant la première représentation du *Malade imaginaire*, Guy Patin avait présidé à une thèse dans laquelle la circulation harveyenne était fort malmenée, et que Diafoirus fils, pour vaincre tout à fait la fille d'Argan, lui offre, toute roulée, une thèse de sa façon contre cette même circulation⁴.

Identifier Charles à Thomas Diafoirus n'est pourtant guère tenable car le vrai Charles Patin (Paris 1633–Padoue 1693), fils puîné de Guy et, comme lui, docteur régent de Paris (jusqu'à son exil définitif de France en 1667), n'a jamais rien publié contre la circulation du sang. Au contraire, en 1685⁵, il a salué l'éminent mérite de William Harvey (1578–1657) qui avait été le premier à la décrire complètement en 1628 :

Fatemur porro non inviti, Realdum Columbum, Danielem Sennertum, et maximè Guill. Harvæum, Anglum, anatomes professorem, ita industriè ac feliciter hanc Circulationem demonstrasse, ut ejusdem propè si non inventores, saltem restitutores eximii à Posteris celebrari meriti sint ; qui solutis difficultatibus gravissimis, facillimam ejus intelligentiam præbuerint. Jo. Vallæus in academia Lugduno–Batava professor doctissimus, novis experimentis et novis rationibus eandem roboravit. Herm. Conringius, Germaniæ lumen, in academia Julia professor ; Fortunatus Plempius Lovaniensis ; Eccardus Leiknerus Erfurtinus ; Georgius Ent Londinensis ; Cornelius ab Hogelant, et Henricus Regius, Hollandi ; Fortunius Licetus Genuensis ; Renatus Cartesius ; Jo. Veslingius, Guido parens meus p.m. et præcipuè Jo. Riolanus Archiater Gallus, Thomasque Bartholinus Danus, quot et quanta nomina ! controversias ad Circulationem pertinentes suis commentariis, quamvis non omnino consentientibus, luculenter illustrarunt⁶.

corps ?] ; elle est intégralement reproduite, transcrite, traduite et commentée dans *Thomas Diafoirus et sa thèse*.

⁴ Achille Chéreau, *Le Médecin de Molière*, Paris, Félix Malteste, 1881, page 14.

⁵ Circulationem sanguinis a veteribus cognitam fuisse, Oratio, habita in archi-lyceo Patavino, die III. Novembris, M. DC. LXXXV. a Carolo Patino, equite D. Marci, Doct. Medico Paris. primario paracticæ extr. Professore (« Les Anciens ont connu la circulation du sang. Discours prononcé le 3 novembre 1685 en l'Université de Padoue par Charles Patin, chevalier de Saint-Marc, docteur en médecine de Paris, premier professeur extraordinaire de pratique médicale à Padoue »), Padoue, Imprimerie du Séminaire, 1685, in 4°, pages 293–294.

⁶ « Nous reconnaissons de très bon cœur que Realdo Colombo, Daniel Sennert et surtout William Harvey, professeur d'anatomie anglais, ont démontré cette circulation avec tant de zèle et de réussite qu'ils méritent d'être célébrés par la postérité comme étant, sinon ses inventeurs, du moins ses restaurateurs : après en avoir résolu les difficultés les plus ardues, ils ont expliqué à quel point elle est simple à comprendre. Jan de Wale, très savant professeur de l'Université de Leyde, l'a consolidée par de nouvelles expériences et de nouveaux arguments. Hermann Conring, le flambeau de l'Allemagne, professeur en l'*Academia Julia* [Université d'Helmstedt], Vopiscus Fortunatus Plempius à Louvain, Eckard Leichner à Erfurt, George Ent à Londres, Cornelis van Hogheland et Hendrik De Roy en Hollande, Fortunio Liceti à Gênes, René Descartes, Johann Vesling, feu mon père Guy [Patin] et surtout Jean

La biographie et les lettres de Guy Patin offrent néanmoins quelques bons arguments pour se ranger à l'avis de Chéreau, mais avec des corollaires assez différents des siens, que Christian Warolin a lui aussi effleurés en 2004 : « À travers Filerin, Diafoirus et son ineffable fils Thomas, ou encore Purgon, ce sont Jean Riolan, Gui Patin et François Blondel que l'on fustige. »⁷ Venons-en donc à ce que peuvent nous en apprendre Guy Patin, dans sa correspondance et dans sa thèse de 1670, et Molière, dans son *Malade imaginaire*.

Famosum fumosumque hoc dogma...

Par contraste avec ce qu'écrivait Charles Patin en 1685, ces premiers mots (« Cette théorie fameuse et fumeuse... ») du cinquième et dernier article de la thèse de 1670, Guy Patin, son président et son auteur, affichait sans ambages son mépris pour la circulation harveyenne. La suite de la dissertation se résume en trois propositions : 1. les arguments qu'Harvey a employés pour démontrer la circulation du sang sont ridicules ; 2. et c'est heureux, parce qu'une telle organisation du corps humain serait incompatible avec la vie ; 3. en outre, elle priverait la médecine de ses meilleurs remèdes, qui sont la saignée et la purge. La brillante plume de la célébrité médicale française la moins inventive du XVII^e siècle procédait à un authentique carnage scientifique, indigne de laisser la moindre trace dans les mémoires ; mais peut-être Molière en a-t-il voulu autrement.

Molière et Mauvillain

Moins d'un an après le décès de Guy Patin (30 mars 1672), Molière mourut en scène, le 17 février 1673, lors de la quatrième représentation de son *Malade imaginaire*. Il avait eu pour principal conseiller de ses satires médicales son ami Mauvillain⁸. Docteur régent de la Faculté de médecine de Paris en 1649, Armand-Jean de Mauvillain (1620-1685) s'était résolument rangé parmi les « stibiaux »⁹ de

Riolan, archiatre [premier médecin] de France, et le Danois Thomas Bartholin – que de célébrités et de quelle valeur ! – ont considérablement enrichi de leurs commentaires les controverses regardant la circulation, sans pour autant tous y adhérer totalement. » À l'exception de George Ent, disciple et ami de William Harvey, et de Cornelis van Hoghelande, ami de Descartes, tous ces médecins sont cités dans la *Correspondance de Guy Patin* et peuvent y être aisément trouvés à l'aide de l'index électronique. J'y recommande un détour par la note 19 de *Thomas Diafoirus et sa thèse*, car Charles Patin a omis Marcello Malpighi (1628 Bologne-1694 Rome), qui, en découvrant les capillaires sanguins (en 1661), a définitivement levé les objections raisonnables qu'on pouvait opposer à William Harvey.

⁷ Christian Warolin, « Armand-Jean de Mauvillain (1620-1685), ami et conseiller de Molière, doyen de la Faculté de médecine de Paris (1666-1668) », *Histoire des Sciences médicales*, 2005, tome XXXIX, pages 113-129. Dans *L'Amour médecin* de Molière (1665), Filerin est une caricature transparente de Pierre Yvelin, médecin de Madame. Les autres docteurs régents cités par Warolin apparaissent dans la suite de mon article.

⁸ Maurice Raynaud, *Les Médecins au temps de Molière : mœurs, institutions, doctrines*, Paris, Librairie académique, Didier et C^{ie}, 1863.

⁹ Le terme désignait les partisans de l'antimoine, en latin *stibium*.

cette honorable mais turbulente compagnie, résolument opposés et même vivement hostiles aux ennemis du médicament (« antistibiaux »), dont Guy Patin était l'un des plus bruyants meneurs. Le clan stibial avait remporté une complète victoire en avril 1666, avec l'approbation du Parlement de Paris et sous les applaudissements de la cour royale. Élu doyen pour deux ans en novembre suivant, Mauvillain avait eu à essayer les derniers assauts des récalcitrants, dominés par le procès que le furieux et redoutable François Blondel collègue et ami de Guy Patin, avait intenté contre le décret de la Faculté autorisant le vin émétique (vomitif) d'antimoine. Ce remède chimique et la circulation du sang avaient en commun d'être deux innovations controversées de l'époque ; les conservateurs ou dogmatiques, attachés à la plus pure tradition d'Hippocrate, d'Aristote et de Galien, les tenaient pour deux hérésies et les vouaient aux mêmes gémonies.

L'antimoine faisait partie des médicaments que le révolutionnaire Paracelse (1493-1541) avait promu au siècle précédent. Ses disciples, les paracelsistes, adeptes de l'alchimie, mère de notre chimie moderne, défendaient avec âpreté son héritage contre la majorité dogmatique qui tenait l'émétique pour un violent poison, à tel point qu'elle l'avait banni de la pharmacopée (*Codex*) en 1566. Si elle n'avait été tenue pour une hérésie scientifique inadmissible (au même titre que l'héliocentrisme), la circulation aurait inspiré plus de moquerie et de mépris que de peur pour la survie de l'espèce humaine.

Avec son projet de *Malade imaginaire*, Molière offrait à son ami Mauvillain une belle occasion de vengeance sur ceux qui lui avaient donné tant de fil à retordre ; mais lesquels voulait-il exactement ridiculiser sous les traits des Diafoirus père et fils ?

Bas les masques !

Dans la scène 5 de l'acte I, s'adressant à Angélique, Argan fournit un précieux renseignement sur Thomas : « C'est le neveu de M. Purgon, qui est le fils de son beau-frère le médecin, M. Diafoirus ».

Les Piètre

Cette famille a été la plus féconde des dynasties médicales parisiennes du XVII^e siècle, et celle qui s'est le plus signalée pour son attachement aux dogmes antiques. Fondée par Simon l'Ancien (1518-1584, doyen de 1564 à 1566), elle prit son plein essor avec ses deux fils, Simon le Jeune, dit le Grand Piètre (1565-1618, professeur royal en 1594), et Nicolas Piètre (1571-1649, doyen de 1626 à 1628) ; l'ultime représentant en a été Jean Piètre (1608-1666), fils de Nicolas et doyen de 1648 à 1650. Par leurs mariages et leurs parrainages, les Piètre ont établi une véritable caste au sein de la Faculté parisienne. Comme ils n'ont à peu près rien publié

d'autre que des thèses, ils ne sont plus guère connus que des historiens les plus érudits.

Purgon alias Charles Bouvard

En 1574, Anne Piètre (morte en 1604), fille aînée de Simon l'Ancien, avait épousé Jean Riolan l'Ancien (1539-1606, doyen de 1586 à 1588 pour lui donner trois enfants : Jean le Jeune (1580-1657), professeur royal en 1604 Anne (1584-1642, et Jeanne Riolan. En se mariant avec Anne Riolan, Charles Bouvard (1572-1658, professeur royal en 1625) était devenu beau-frère de Jean Riolan le Jeune, ce qui établit entre eux le même lien de parenté qu'entre Purgon et Monsieur Diafoirus.

Le surnom de Purgon, que Molière donnait au médecin d'Argan, va comme un gant à Charles Bouvard : premier médecin de Louis XIII de 1628 à 1643, il avait engagé, en 1633, une vive dispute contre sa Faculté quand elle avait osé autoriser une thèse le critiquant pour avoir prescrit au roi de boire l'eau minérale purgative de Forges (Seine-Maritime)¹⁰.

Dans l'acte III, scène 5, Purgon gourmande rudement Argan qui a eu l'audace de refuser le clystère qu'il avait composé à son intention : pour punir son « crime de lèse-Faculté », il menace son patient de tomber « dans la bradypepsie. [...] De la bradypepsie dans la dyspepsie. [...] De la dyspepsie dans l'apepsie. [...] De l'apepsie dans la lienterie. [...] De la lienterie dans la dysenterie. [...] De la dysenterie dans l'hydropisie. [...] Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie ».

Monsieur Diafoirus alias Jean Riolan, le Jeune Thomas Diafoirus alias Guy Patin

Si Purgon est Bouvard, alors son beau-frère, Monsieur Diafoirus, doit être Riolan le Jeune. Insigne ennemi de la circulation, comme de toutes les autres nouveautés médicales qu'il n'avait pas lui-même conçues, l'acariâtre Jean Riolan aimait à se faire considérer comme le *Princeps anatomicorum* (« Prince des anatomistes »). Il eut deux fils, mais aucun ne devint médecin : Philippe se fit abbé et Henri, son cadet, avocat. La piste des Purgon-Diafoirus se perdrait ici si on ne devait regarder Jean Riolan, alias Monsieur Diafoirus, comme le père spirituel, le patron et mentor de Guy Patin, de 21 ans son cadet. Riolan l'avait apparemment découvert jeune homme tandis qu'il corrigeait des épreuves d'imprimerie pour gagner son pain et payer ses études de médecine ; il en fit son protégé puis son très cher élève, et le propulsa jusqu'à lui transmettre sa chaire d'anatomie, botanique et pharmacie au

¹⁰ Voir la note 15 de la lettre 17 (de Guy Patin à Claude Belin, le 6 février 1634) dans mon édition de la *Correspondance* (v. *supra* note 1), pour plus de détails sur cette querelle.

Collège de France (en 1654). Durant trente-sept années de compagnonnage (1620-1657), en intime et farouche antagoniste de William Harvey, Riolan imprégna Patin de tout son hautain et jaloux déni de la circulation du sang. La thèse de 1670 ne défend rien d'autre que la conception qu'en avait Riolan, conforme à la description que Galien en avait donnée quinze siècles plus tôt.

On pense à Guy Patin quand Monsieur Diafoirus parle des laborieuses études de son fils Thomas (acte II, scène 5) : « Lorsque je l'envoyai au collège, il trouva de la peine ; mais il se raidissait contre les difficultés, et ses régents se louaient toujours à moi de son assiduité et de son travail. Enfin, à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences ». Or, le 30 mars 1624, Patin avait été ajourné (jugé *incapax*) au baccalauréat de médecine ; il bénéficia néanmoins de l'indulgence du jury, avec deux autres candidats malheureux, le 16 octobre suivant. Il fut classé bon dernier des onze licenciés admis le 15 juin 1626.

Et voilà comment Guy Patin peut s'identifier à Thomas Diafoirus, fils de Jean Riolan)-Monsieur Diafoirus, et neveu de Charles Bouvard-Purgon. Faute d'archive absolument probante (telle qu'un écrit de Molière ou de Mauvillain), l'hypothèse peut sembler audacieuse ; mais dix-huit années à étudier les lettres de Guy Patin et à les mettre en contexte ne m'ont pas permis de trouver meilleure façon d'établir une cohérence entre le Thomas Diafoirus de l'acte I et celui de l'acte II du *Malade imaginaire*.

Ce faisant, Molière et Mauvillain se seraient mis à l'abri de foudres inopportunes, car les trois docteurs régents de la Faculté de médecine de Paris dont ils se seraient allègrement moqués étaient tous morts en 1673 : Charles Bouvard en 1658 (et tout le monde avait eu le temps d'oublier qu'il avait été premier médecin d'un roi sans grande gloire, mort en 1643), Jean Riolan en 1657 et Guy Patin en 1672.

Une autre thèse parisienne contre la circulation disputée en 1672

Celle de Guy Patin en 1670 n'a pas été la dernière thèse médicale parisienne contre la circulation du sang : le 28 avril 1672, à peine un mois après la mort de Patin (30 mars 1672) et dix mois avant la première du *Malade imaginaire* (10 février 1673), Philippe Hardouin de Saint-Jacques (mort en 1677, doyen de 1636 à 1638) a encore présidé à Paris une thèse dont la conclusion fut : *Ergo motus sanguinis circularis est impossibilis* « (Le mouvement circulaire du sang est impossible) »¹¹. Hardouin me semble néanmoins peu crédible en Thomas Diafoirus car ni leurs généalogies ni leurs inimitiés médicales ne sont compatibles : Hardouin

¹¹ Thèse reproduite et analysée dans la note 27 de *Thomas Diafoirus et sa thèse*. Le candidat était François Bazin, natif de Coutances.

n'avait pas d'oncle qui pût ressembler à Purgon ; il adhérait au même clan que Mauvillain ; tous deux avaient signé le manifeste universitaire en faveur de l'antimoine (mars 1652) ; durant son décanat, Philippe Hardouin et son frère aîné Gabriel avaient sué sang et eau pour forcer l'inscription du vin émétique d'antimoine dans le *Codex* parisien.

Une revanche des médecins auliques

Jean Riolan le Jeune haïssait la cour et ses médecins. Il avait conservé un souvenir amer des services rendus à Marie de Médicis comme son premier médecin, en accompagnant la reine mère déchuée dans l'exil (1631), jusqu'à sa mort (1642). Pendant tout ce temps, son précédent premier médecin (de 1624 à 1629), François Vautier (1580-1652, docteur de Montpellier en 1612) avait été embastillé, comme complice politique de Marie de Médicis dans ses querelles contre Louis XIII et Richelieu, mais il avait su se relever dans la faveur d'Anne d'Autriche pour briller à la cour, jusqu'à devenir premier médecin de Louis XIV en 1646, tandis que Jean Riolan en avait été écarté. Le prince des anatomistes devait en garder beaucoup de rancœur à l'encontre des médecins auliques¹², ce qui trouverait un écho dans le propos désenchanté de Monsieur Diafoirus (acte II, scène 5) :

À vous en parler franchement, notre métier¹³ auprès des grands ne m'a jamais paru agréable, et j'ai toujours trouvé qu'il valait mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public est commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à personne, et pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que, quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent.

Atteint de ce qui ressemblait à un typhus, Louis XIV avait frôlé la mort en 1658, à Mardyck, pendant la campagne de Flandres contre Condé et les Espagnols. Quelques prises d'antimoine avaient coïncidé avec sa guérison. Les médecins auliques et le médicament en avaient tiré une immense gloire. Vinrent alors au clan antimonial les ailes qui lui permirent d'obtenir l'approbation de leur remède en 1666, après un siècle entier de rudes disputes. Ayant très probablement eu l'écho des hauts cris que poussaient alors les antistibiaux, le roi avait pu suggérer à Molière (ou du moins, ne pas l'empêcher) de châtier ces arriérés, par reconnaissance envers

¹² Le jargon érudit de l'époque utilisait l'adjectif « aulique » pour qualifier les médecins de la cour (*aula* en latin) de France. Il est certes un peu pédant, mais me semble préférable à « curial » qui, pour Furetière comme pour Littré, désigne ce qui est relatif à un curé (titulaire d'une cure).

¹³ Ce « notre » inclut Guy Patin-Thomas Diafoirus, dont les lettres regorgent de mépris rageur pour les médecins courtisans, et particulièrement Charles Bouvard et François Vautier, mais aussi Antoine Vallot et François Guénault.

le remède et ceux qui lui avaient prétendument sauvé la vie en son bel âge de 20 ans.

« Qu'eût dit Guy Patin, s'il eût assisté à l'apparition du *Malade imaginaire* ? »¹⁴



Portrait de « Me Guy PATIN docteur en médecine de Paris, médecin et professeur du roi », gravé en 1670 par Antoine Masson (Bibliothèque interuniversitaire de Santé).

¹⁴ Maurice Raynaud, *op. cit.* (v. supra note 8), page 416.